

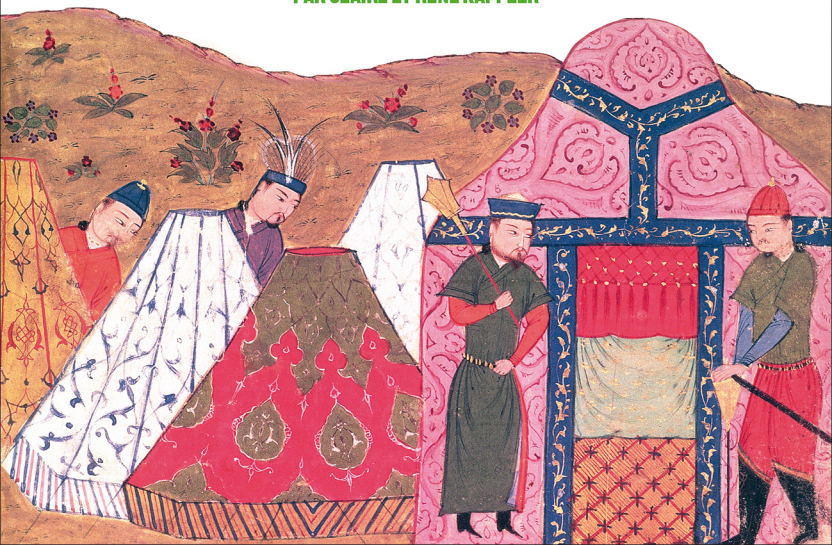
PETITE BIBLIO
PAYOT
VOYAGEURS

GUILLAUME DE RUBROUCK

VOYAGE DANS L'EMPIRE MONGOL

1253-1255

**TRADUIT, ANNOTÉ ET COMMENTÉ
PAR CLAIRE ET RENÉ KAPPLER**



« Lorsque j'entrai parmi eux, il me sembla véritablement que j'entrais en un autre monde ! »

Seize mille kilomètres en deux ans, de Constantinople à Qaraqorum, capitale de l'Empire des steppes. Avant Marco Polo, le récit du franciscain Guillaume de Rubrouck, envoyé de Saint Louis auprès du Grand Khan, est l'un des textes qui révélèrent à l'Occident les merveilles de l'ordre mongol et de son empire. Un document historique médiéval exceptionnel doublé d'un fabuleux récit de voyage, le premier de cette qualité dans l'histoire, au cœur de cet « autre monde » qu'était l'Asie centrale.

Guillaume de Rubrouck
Envoyé de Saint Louis

Voyage
dans l'Empire mongol
1253-1255

*Traduit du latin, annoté et commenté
par Claire et René Kappler*

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sarah Deux
Illustration : ©Bridgeman Images/Leemage

Note de l'éditeur. Cet ouvrage a initialement paru aux Éditions Payot en 1985, avant d'être publié dans une édition illustrée en 2007 à l'Imprimerie nationale. La présente édition a été entièrement revue et réactualisée.

Dessins de Julien Nussbaum

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019

ISBN : 978-2-228-92391-0

À deux épris d'Absolu,

*Raphaël Vernay, osb, † 1979,
Grand marcheur vers l'Orient chrétien,
pieds nus dans ses sandales,
comme Guillaume.*

*René Kappler, † 2008,
Infatigable chercheur,
courageux voyageur sur les traces de Guillaume,
dans les livres comme dans la steppe.*

PRÉFACE À LA PREMIÈRE ÉDITION

Il ne faut pas craindre d'employer parfois dans leur sens fort des mots galvaudés : c'est un événement extraordinaire que la parution d'une traduction française critique, savante et très élégante de Guillaume de Rubrouck.

Comment ! Voilà un des tout premiers récits authentiques d'un des tout premiers explorateurs, un récit bien construit, bien écrit, et qui plus est, pétillant d'intelligence, d'humour, de vivacité, de joie, présentant des tableaux parfaitement mis en scène, un vrai roman d'aventures ! Voilà un des documents les plus précis sur l'Asie centrale du XIII^e siècle, une des sources les plus anciennes et les plus circonstanciées sur ce qui fut une des plus imposantes constructions politiques de l'histoire, l'Empire mongol de Gengis Khan, et sur ceux qui en furent responsables ! Voilà un homme qui transparaît à travers son œuvre, qui ne se contente pas de l'écrire, mais qui la revit en l'écrivant, un homme dont le charme fut si puissant qu'à plus de sept cents ans de sa mort nous le subissons encore ! Voilà, en bref, un livre et un homme qui prennent une place de choix dans la littérature du Moyen Âge !

Et ils demeureraient ignorés ! On n'avait, pour les atteindre, que l'original latin du livre, disons, pour être exact, de la longue lettre envoyée par le frère

Guillaume à Saint Louis, une traduction anglaise vieillie et, malgré ses qualités, au demeurant peu sûre, et trois versions françaises dont il vaut mieux ne pas parler. On demeure confondu. On l'est d'autant plus que ce franciscain flamand, qui accomplit en deux ans un fantastique voyage de 16 000 kilomètres, de Crimée en Mongolie, et retour, à travers les steppes inconnues de l'Asie centrale, dont on niait l'existence ou qu'on croyait habitées par les peuples de Gog et de Magog, par les peuples de l'apocalypse, était sujet français, un fidèle de Louis IX, un de ses familiers, un de nos compatriotes : il eût pu être Joinville.

Je sais bien que le latin du XIII^e siècle n'est généralement pas facile et que celui de Rubrouck présente de particulières difficultés. Je sais bien aussi que son texte traite de questions qui sont peu familières au latiniste et demande, à qui veut l'aborder, une formation d'orientaliste et, dans une certaine mesure, d'historien de la religion : ensemble de conditions qui sont malaisées à réunir. Mais la tâche aurait dû paraître assez exaltante pour qu'on osât l'entreprendre ! Il fallut attendre que Claire et René Kappler le fassent. L'attente fut longue, mais maintenant nous ne la regrettons pas. Nous sommes témoin, parmi d'autres, du soin avec lequel ils accomplirent leur travail, de leur minutie, de leurs scrupules, des difficultés qu'ils eurent à surmonter, des efforts qu'il leur demanda, de la longue enquête qu'ils menèrent et qui, si j'osais une comparaison quelque peu hardie, dut parfois les faire souffrir autant que souffrit sur les pistes glacées celui qu'ils accompagnaient. Nous sommes témoin surtout de leur réussite exemplaire : qu'il s'agisse de traduction, d'introduction, de commentaires, rien n'a été laissé dans l'à-peu-près. Ils sont dignes de Rubrouck et c'est là, je crois, le compliment le plus grand que je puisse leur faire. Qu'on veuille bien croire qu'il n'est nullement inspiré par l'amitié.

J'ai beaucoup fréquenté Guillaume de Rubrouck et depuis fort longtemps bien que, je m'en rends compte maintenant, je l'aie souvent mal fréquenté parce que je ne suis pas assez latiniste. J'ai aussi entretenu des relations étroites avec ceux qui, comme lui, furent ce que j'ai nommé les explorateurs du Moyen Âge et qui, tous, notons-le tout de même, ont, souvent depuis longtemps, été excellemment traduits et annotés en français, un Plan Carpin, un Jourdain de Séverac, un Odoric de Pordenone, un Ibn Battouta et, bien sûr, un Marco Polo. Je me suis surtout penché, il est vrai, sur ce que les uns et les autres disaient de la religion des Tartares dont précisément Rubrouck s'occupe beaucoup. Cette longue fréquentation des voyageurs médiévaux me les a rendus familiers, m'a permis, sans doute plus ou moins consciemment, comme dans la vie naissent les affections et les inimitiés, de les classer les uns par rapport aux autres dans mon esprit et dans mon cœur.

Alors oserai-je affirmer à quel point la lettre de Guillaume de Rubrouck à Saint Louis est loin du *Livre des merveilles* de Marco Polo – j'entends, bien entendu, loin au-dessus. Certes, elle n'a pas la prétention de décrire le monde comme le Vénitien pourra le faire quelques décennies plus tard : les horizons sur l'extrême Asie, en son temps, étaient encore fermés par la muraille imaginaire que l'Antiquité avait construite, de Ceylan aux steppes en passant par l'Indus, pour limiter la terre. C'est à peine si, à Qaraqorum, la capitale de Gengis Khan, lui parvint, comme un écho, le grand bruit du Cathay. Il doit se contenter de beaucoup moins, de décrire des pays ingrats, des peuples farouches, une époque effroyable, mais comme il le fait bien ! On dirait qu'il veut se venger de l'étroitesse, toute relative, de son sujet, en lui donnant sa pleine mesure. C'est un écrivain, un ethnographe avant que le mot ne soit inventé.

Marco Polo n'est qu'un marchand qui se prend pour un ambassadeur... Il touche à tout, s'enivre de tout, s'émerveille du plus petit comme du plus grand et livre tout dans un magnifique désordre. Rubrouck, lui, cherche à comprendre, à voir juste, à expliquer ; et si son message a besoin aujourd'hui d'être éclairé par la science, par un juste retour des choses, il contribue largement à l'éclairer aussi.

Présenter au public français le frère Guillaume, comme j'aimerais le faire ! Comme j'aimerais parler de lui ! Il me semble qu'alors les mots viendraient facilement, que les phrases se formeraient toutes seules : c'est un si beau sujet !

Mais je relis l'introduction de Claire et René Kappler. Tout y est. Je ne puis rien y ajouter et cela même que je croyais avoir très bien compris, c'est eux qui me le font comprendre mieux. C'est avec une étonnante finesse qu'ils décortiquent son âme.

J'aimerais que mon autorité fût assez grande, non pour servir de caution au livre, il n'en a certes pas besoin, mais pour qu'elle fût comme un héraut l'annonçant au son des trompettes, comme un ancien tambour publiant les nouvelles dans les rues des villages : Oyez ! Oyez ! Voici Guillaume de Rubrouck ! On imprime tellement et il est si difficile de ne pas passer à côté de l'essentiel ! Rubrouck fait partie de l'essentiel. Il appartient à notre plus cher patrimoine. C'est comme un de ces trésors anciens enfouis par les siècles dans la glèbe et qu'un archéologue met soudainement au jour. Ne l'expose-t-on pas alors sous le feu des projecteurs, sur le piédestal d'un musée ?

Après des années de réflexion je tiens toujours son livre pour un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle.

Jean-Paul ROUX
1985

NOTE À L'ÉDITION DE POCHE

Guillaume revient, avec cette nouvelle édition, chez Payot, son premier éditeur (1985), après une large boucle de vingt-cinq ans dans l'édition de l'Imprimerie nationale (1993, 1997, 2007) superbement illustrée de photos prises par Roland Michaud durant l'expédition en Mongolie de 1990 à laquelle il participa avec René Kappler.

Ce chemin à travers les éditions successives, nos rencontres avec nos éditeurs, avec tous ceux qui ont fabriqué et pris soin du livre, est une histoire qui a enrichi nos esprits et nos cœurs. Elle se renouvelle une fois encore.

Au départ de cette aventure... était Guillaume, il est présent plus que jamais. Il continue à inspirer tous ceux qui l'approchent.

À chaque nouvelle édition, le texte, les notes, la bibliographie ont été revus, corrigés, augmentés. Il en est de même pour celle-ci : quelques changements de perspective ont eu lieu, à commencer par la situation géopolitique du Moyen-Orient, de l'Asie, et de leurs relations avec l'Europe. Des modifications ont été faites dans l'Introduction, les notes, et quelques-unes, mineures, dans la traduction. La bibliographie est actualisée, augmentée : je remercie Denise Aigle, spécialiste des domaines mongol et persan, qui m'a

grandement aidée en y apportant des références scientifiques actuelles.

René Kappler († 2008) m'a souvent manqué dans ce travail, mais il n'en est pas moins présent dans cette nouvelle édition.

Guillaume chausse donc de nouvelles sandales, qui feront partager à des lecteurs d'un cercle encore plus large son inépuisable enthousiasme.

Mars 2019

INTRODUCTION

DES CAVALIERS D'APOCALYPSE ?

Prophétise, fils d'homme. Tu diras à Gog : « Ainsi parle le Seigneur Yahvé...

Tu quitteras ta résidence à l'extrême Nord, toi et les peuples nombreux qui sont avec toi, tous montés sur des chevaux, troupe énorme, armée innombrable. Tu monteras contre Israël mon peuple. Tu seras comme un nuage qui recouvre la terre. Ce sera à la fin des jours que je t'amènerai contre mon pays, pour que les nations me connaissent, quand j'aurai manifesté ma sainteté à leurs yeux, à ton sujet, Gog. »

Ainsi parlait le prophète Ézéchiël (38, 14-16).

Au début du XIII^e siècle, un peuple se lève soudain. Depuis l'extrême froid d'un pays lointain, il répand par milliers ses cavaliers.

Il s'avance « comme une tempête » (Éz 38, 9), il se jette « contre des hommes tranquilles, qui habitent en sécurité » (Éz 38, 11), il se livre au pillage, au massacre.

Est-ce lui, le peuple de Gog et Magog, le peuple de l'Antéchrist qui ouvre les Temps de la Fin ? Certains l'ont dit et l'ont cru. D'autres se sont contentés de le dire. D'autres enfin ne l'ont même pas dit. Parmi

ceux-ci Guillaume de Rubrouck, qui a rencontré ce peuple.

La conquête de l'Occident !

C'est ce qu'entreprennent, dès 1236, avec une redoutable efficacité, les Mongols dont l'empire est devenu puissant. La Chine du Nord, le royaume Kin, est tombé entre leurs mains en 1233. Quant à la Perse, elle est occupée depuis 1231.

En 1236 : destruction du royaume turc des Bulgares de la Kama.

En 1238 : capitulation des Qiptchaq et, dès février de cette année, sac de Moscou. En 1239, les steppes de la Russie méridionale sont soumises. Le 6 décembre 1240, sac de Kiev.

Hiver 1240-1241 : conquête de la Pologne et de la Hongrie.

18 mars 1241 : incendie de Cracovie que les habitants ont abandonnée.

9 avril 1241 : défaite d'une armée de 30 000 hommes (Polonais, croisés allemands, chevaliers teutoniques) à Wahlstadt près de Liegnitz. 11 avril : prise et incendie de Pest. Le roi Béla se replie vers l'Adriatique. Juillet 1241 : des Mongols atteignent Neustadt près de Vienne. 25 décembre : le khan Batou passe le Danube gelé et prend la ville de Gran.

Les Mongols sont partout à la fois. Ils massacrent, sèment l'horreur : tueries systématiques de toutes les populations conquises (quand celles-ci sont nombreuses, ils alignent les gens et les tuent en chaîne, à la double hache), bains de sang, terre brûlée. Quand ils fondent sur un territoire, sur une ville, nul ne peut leur résister. Ceux qui se rendent moyennant la promesse d'avoir la vie sauve sont massacrés comme les autres ; seuls en réchappent ceux que leur compétence professionnelle (artisanale, en particulier) rend utiles : ceux-là sont emmenés en captivité. D'autres sont déportés et, réduits en esclavage, sont destinés

aux mines (par exemple certains Teutons qui seront envoyés dans les mines de Talas puis de Bolat, voir p. 175).

Les Mongols déferlent comme une vague que rien ne peut arrêter. Rien, sinon un « coup de chance », la mort du Grand Khan Ögödüi, le 11 décembre 1241.

Une grande partie des troupes mongoles reflue immédiatement : la présence de tous les chefs était nécessaire pour procéder à l'élection du nouvel empereur.

Mais d'autres troupes continuent à guerroyer, peut-être pour finir de récolter les fruits du travail entamé : elles pourchassent le roi Béla en Croatie (Béla gagne l'archipel dalmate). Ces Mongols poussent jusqu'à Spalato (Split) et Cattaro (Kotor) qui est mis à sac, puis regagnent à leur tour la Mongolie.

Que s'est-il passé ? En trois ans, les Mongols sont arrivés aux portes de l'Allemagne et aux portes de l'Italie !

Frédéric II, empereur du Saint Empire (et, à ce moment-là, bien en peine de le garder en main), sent passer un vent de panique et lance un appel solennel à l'unité.

Ce qui reste de l'Europe doit s'unir, de toute urgence, s'armer et se mettre sur le pied de guerre, *d'un commun accord*.

Or, point de réponse ! Tout se passe comme si la chrétienté, divisée en États qui sont autant d'égoïsmes nationaux, était frappée d'inertie : impuissante devant le danger immédiat, incapable de résolution devant un danger qui n'est plus immédiat mais reste imminent.

L'Histoire se répète : la psychose du danger fait, avec la « politique de l'autruche », une paire absurde. Vivre avec la peur, sous l'œil du monstre, n'est qu'une affaire d'adaptation : il suffit de vivre comme s'il ne devait jamais arriver ou jamais plus revenir.

Pourtant, certains ont senti la terre trembler sous leurs pieds : ils savent que des Mongols peuvent gagner... mieux qu'une guerre, un « continent », l'essentiel de ce qui constituait alors *la terre connue, terra cognita* !

C'est pourquoi, même si la réaction de l'Occident est lente, elle advient quand même : en 1245 (quatre ans après « l'hiver terrible »), le pape Innocent IV décide d'envoyer en Mongolie une mission menée par un franciscain, Jean de Plan Carpin. Puis, durant une huitaine d'années, divers contacts seront pris entre les Mongols et la chrétienté. Saint Louis est au Moyen-Orient, toute l'élite de la chevalerie s'évertue à tenter de reconquérir les Lieux saints.

Pourquoi les Mongols ne sont-ils pas revenus en Occident ? Nous en parlerons un peu plus loin.

GUILLAUME DE RUBROUCK,
MESSAGER DE SAINT LOUIS

Guillaume, de l'ordre de saint François, fut envoyé par Saint Louis chez les Mongols de Russie méridionale en 1253. « Envoyé par... », qu'est-ce que cela veut dire ? Nous n'avons pas la relation des entretiens qui se déroulaient entre le Roi et Guillaume, lequel faisait partie de son proche entourage. Mais il n'est pas difficile d'imaginer que c'est Guillaume lui-même qui s'est proposé pour cette expédition à la fois dangereuse et délicate. Délicate, parce que l'ambassade précédente, celle d'André de Longjumeau, avait été, pour le roi de France, un camouflet (du moins, elle fut considérée comme telle) et qu'il eût été déshonorant d'envoyer une seconde ambassade : il fallait trouver une autre formule, moins officiellement politique. Dangereuse parce qu'une mission en Mongolie était vraiment un voyage au pays « des

démons », voyage « dans un autre monde » selon l'expression de Guillaume lui-même.

Ce que le lecteur va découvrir ici, ce n'est pas seulement un récit de voyage, c'est un livre d'aventures : aventures d'un homme qui part, avec quelques compagnons, vers le « Far East », sans autres armes que sa foi, sa force intérieure, son idéal franciscain, sa volonté d'aller reconforter certains déportés, sa détermination à servir son roi en même temps que son Dieu, deux amis, si l'on peut dire, à qui il voue sa vie. Mû aussi par son extraordinaire lucidité sur la situation géopolitique du Proche-Orient, et l'enjeu capital que représentait une possible alliance avec les Mongols.

Le voyage sera plus long que prévu : Guillaume de Rubrouck ne s'en plaint pas. De Russie méridionale, il sera envoyé jusqu'à Qaraqorum, capitale de la Mongolie. En deux ans, il fera 16 000 kilomètres, un peu à pied et beaucoup à cheval, dans des espaces inhospitaliers, en des conditions très dures. Et une fois à Qaraqorum, de quoi rêvera-t-il ? De continuer !

« Ultreia ! Suseia ! », plus loin, en avant ! comme les pèlerins. Il n'est pas rassasié d'aventures : Guillaume n'est pas un nostalgique du retour ; il est fait pour les grands espaces, pour l'action, non pour la vie confinée du couvent*.

UN OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

Il est de ces hommes d'action qui sont en même temps écrivains. Mais son récit, dont tous les spécialistes – et maintenant de nombreux lecteurs –

* Cet aspect qui est, à nos yeux, l'un des plus attachants est présenté aux dernières pages de cette introduction (p. 90-93).

reconnaissent la valeur, a longtemps souffert d'une certaine pénombre.

D'abord celle que le prestige de Marco Polo projette sur tous ceux qui l'ont devancé, trop aisément réduits au rang de « précurseurs » du Vénitien. Rubrouck n'est pas un « précurseur ». C'est le plus grand spécialiste de Marco Polo au xix^e siècle, Yule, qui lui rend le plus éclatant hommage : « Son récit, par son caractère richement détaillé, la vivacité des images, l'acuité d'observation et le robuste bon sens, me paraît constituer un livre de voyages à *plus juste titre que n'importe quelle série de chapitres de Marco Polo* ; un livre, certes, à qui il n'a jamais été rendu justice car il en est peu qui lui soient supérieurs dans toute l'histoire des voyages » (Yule, *The Book of ser Marco Polo*, t. I, p. cxxx).

Or le colonel Yule n'était pas seulement un homme de cabinet, mais aussi un homme de terrain.

Pénombre due aussi à la diffusion limitée de l'œuvre, dont témoigne le petit nombre de manuscrits qui subsistent. Son apport géographique a aussitôt été reconnu par un des plus grands esprits de son temps, Roger Bacon, qui en a nourri, à la lettre, son *Opus Majus* (voir p. 28). Mais Rubrouck n'a pas eu la chance, comme Plan Carpin ou Simon de Saint-Quentin, d'entrer dans la plus riche des encyclopédies médiévales, le *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais ; la rédaction du *Speculum* s'arrête en 1253, l'année où Rubrouck prend le départ. Il manquera ainsi la diffusion par l'imprimerie de cette encyclopédie, toujours populaire deux siècles plus tard, et qui sortira des presses strasbourgeoises dès 1473. Il manquera l'édition française, le *Miroir Historial*, qui paraît en 1495-1496, et l'édition italienne. Ce n'est qu'un siècle plus tard, grâce à Hakluyt, qu'il entre dans la « Galaxie Gutenberg », en latin et en anglais. Mais le manuscrit dont dispose Hakluyt ne donne que la première moitié de l'œuvre (1598). La tra-